

# Steve Jobs

## Chronique d'une mort cinématographique annoncée

Julie Vaillancourt

---

Number 300, January 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80919ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Vaillancourt, J. (2016). Review of [Steve Jobs : chronique d'une mort cinématographique annoncée]. *Séquences : la revue de cinéma*, (300), 27–27.

# Steve Jobs

## Chronique d'une mort cinématographique annoncée

Quatre ans après le décès du visionnaire homme d'affaires et deux ans après la sortie du film **Jobs** (2013, Joshua Michael Stern), le **Steve Jobs** de Danny Boyle fait sa sortie sur grand écran. Drame biographique intelligemment construit et brillamment interprété, l'échec commercial du film semblait quelque peu inévitable.

JULIE VAILLANCOURT

Le film de Danny Boyle, comme le livre de Walter Isaacson duquel il est adapté, nous apprend que Steve Jobs avait une vision très précise de son entreprise, où les compromis dans la création artistique n'étaient pas négociables. L'Histoire prouve le caractère visionnaire de l'homme : les produits Apple étant aujourd'hui des succès commerciaux exemplaires de notre ère numérique. Le film **Steve Jobs** applique cette même philosophie, c'est-à-dire ne pas faire de compromis sur la vision artistique (cinématographique) uniquement dans le but de vendre un produit filmique, mais avant tout présenter une vision et un produit raffiné, un drame biographique honnête, parfois dur et frigidé, mais nécessairement humain, à l'image de l'homme qu'il met en scène.



Un drame biographique à l'image de l'homme qu'il met en scène

La trame narrative de **Steve Jobs**, scénarisée par Aaron Sorkin (**The Social Network**, David Fincher), propose un portrait de Jobs par le biais de 3 lancements de produits emblématiques (Macintosh, NeXT, iMac) présentés de façons successives dans le temps, de 1984 à 1998. Cette construction chronologique précise qui plonge le spectateur au cœur du travail de Jobs sera, par le fait même, l'occasion de découvrir sa détermination, ses relations avec ses collègues et sa famille. Les premières images nous entraînent dans les coulisses du lancement du Macintosh, où l'enchaînement des plans et des dialogues crée une anticipation, voire un certain suspense vis-à-vis de cet événement qui ne sera jamais présenté au spectateur. Ce modèle narratif sera répété pour le lancement des deux autres

produits, créant nécessairement une certaine frustration chez le spectateur. Évictions scénaristiques conscientes puisque le film cherche à polariser sur l'homme derrière le produit, en coulisse, plutôt que sur le lancement dudit produit et sa réception. Il en résulte un film misant sur la primauté des dialogues plutôt que sur la présentation des actions, afin de mettre de l'avant la caractérisation des personnages. Sur ce point, nous sommes plus près de l'univers de **Carnage** (Roman Polanski) que des réalisations précédentes de Boyle, telles **Trainspotting**, **28 Days Later** ou **Slumdog Millionaire**. Outre l'intérêt de la construction narrative, la force du film revient à l'interprétation de Michael Fassbender qui incarne l'homme d'affaires en chaussures de course avec une force tranquille – et presque arrogante –, mais surtout une crédibilité propre au personnage (là où Ashton Kutcher, dans le **Jobs** de 2013, chausse une pointure dont la taille ne lui sied guère). Kate Winslet – presque méconnaissable physiquement – offre une interprétation forte et nuancée, dans le rôle de Joanna Hoffman, figure importante au sein de l'équipe de développement du Macintosh.

Par sa construction narrative et le choix de l'époque représentée, le film de Danny Boyle favorise peu l'identification avec la jeune génération qui, ironiquement, est aujourd'hui le plus loyal consommateur des produits Apple. Ainsi, dans **Jobs** (2013), l'identification avec Ashton Kutcher était pratiquement immédiate : un jeune hippie ambitieux qui désire changer le monde alors que le film se termine avec le lancement du révolutionnaire iPod en 2001. Dans **Steve Jobs**, on nous présente un PDG d'entreprise père de famille, qui peine à communiquer avec sa fille et ses employés, alors que le film se termine sur le lancement du révolutionnaire iMac en 1998. D'ores et déjà, le public cible des deux films diffère... D'ailleurs, même si Leonardo DiCaprio avait incarné le « titanique » Steve Jobs – comme *a priori* envisagé par Danny Boyle – le scénario demeure le même... **Steve Jobs** semblait voué à l'échec commercial, et ce, malgré ses qualités artistiques indéniables.

★★★

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2015 – **Durée :** 2 h 02 – **Réal. :** Danny Boyle – **Scén. :** Aaron Sorkin, basé sur le livre *Steve Jobs* de Walter Isaacson – **Images :** Alwin H. Küchler – **Mont. :** Elliot Graham – **Mus. :** Daniel Pemberton – **Son :** Lisa Pinerio, Glenn Freemantle – **Dir.art. :** Guy Hendrix Dyas, Luke Freeborn, Peter Borck – **Cost. :** Suttirat Anne Larlarb – **Int. :** Michael Fassbender (Steve Jobs), Kate Winslet (Joanna Hoffman), Seth Rogen (Steve Wozniak), Jeff Daniels (John Sculley), Michael Stuhlbarg (Andy Herzfeld), Katherine Waterston (Chrisann Brennan) – **Prod. :** Guymon Casady, Christian Colson, Mark Gordon, Scot Rudin, Danny Boyle – **Dist. / Contact :** Universal Pictures.